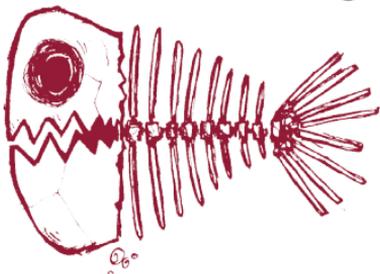


*Wintermute  
Forwarding*



*Horreur, horreur, horreur*



# Index

*La plume raffinée de Santiago Eximeno nous offrira « Bienvenus », « Caméras », « Quartiers marginaux », « Thao », « Seul », « Téléphones », « Les Meilleurs Clients », « Je vis dans ton armoire », « Sirènes » et « Le Joueur de flûte ».*

*Grâce à la débordante imagination d'Alfredo Álamo, nous plongerons dans les récits suivants : « Un peu plus », « Pour sortir manger », « Le Prix de la récolte », « Bruits », « Au lit », « Le Puits du fermier », « Confidences », « La Bibliothèque », « Plein d'espoir », « La Machine » et « Entre la fin et le début ».*

*Le lyrisme inquiétant de Jacques Fuentealba nous surprendra dans « Pour une poignée de balles », « Joyeux anniversaire, chérie », « Le Village des mutilés », « Apocalypse sin die », « Métro, boulot, dodo », « Lapsus », « Libera me, » « Amitié » et « Tu oublieras ».*

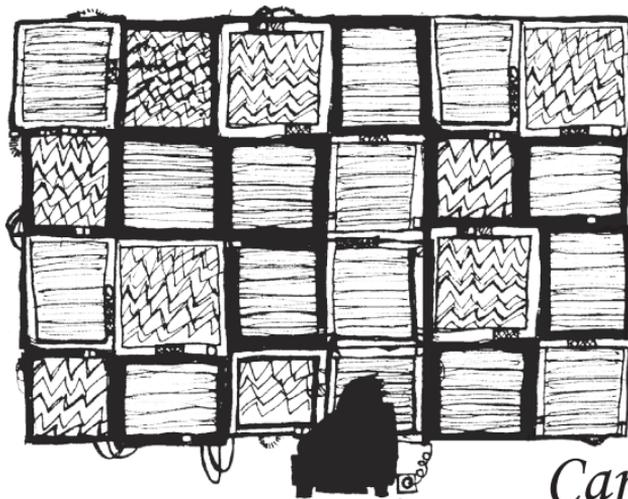


*Sans plus attendre, vous êtes invités...*



## *Bienvenus*

- *Quel endroit si... bref ! dis-je.*
- *En effet, dit l'autochtone. Ici, les choses durent moins de ce que*



## Caméras

*J'ai installé un système complet de caméras de sécurité chez moi. J'ai tout mis sous surveillance, de la porte d'entrée jusqu'à la salle de bains. Trente-deux caméras placées avec une précision d'horloger, toujours en mouvement, toujours en train de filmer. Je transfère tous les enregistrements, puis je les visionne. Pendant ce temps, les caméras continuent à enregistrer. Hier, j'ai revu l'autre homme à côté de mon lit, debout, sur une des bandes. Je n'ai pas pu voir son visage, malgré le fait que j'aie pris les images sous plusieurs angles. Pourquoi n'apparaît-il que sur les bandes ? Pourquoi ne puis-je pas le voir ? J'ignore qui il est, mais il faut que je le sache. Et vite. Aujourd'hui, je l'ai découvert à mes côtés, assis dans le canapé, en visionnant le film de la caméra du salon. Et il a passé son bras autour de mes épaules, tandis que nous regardions les bandes.*

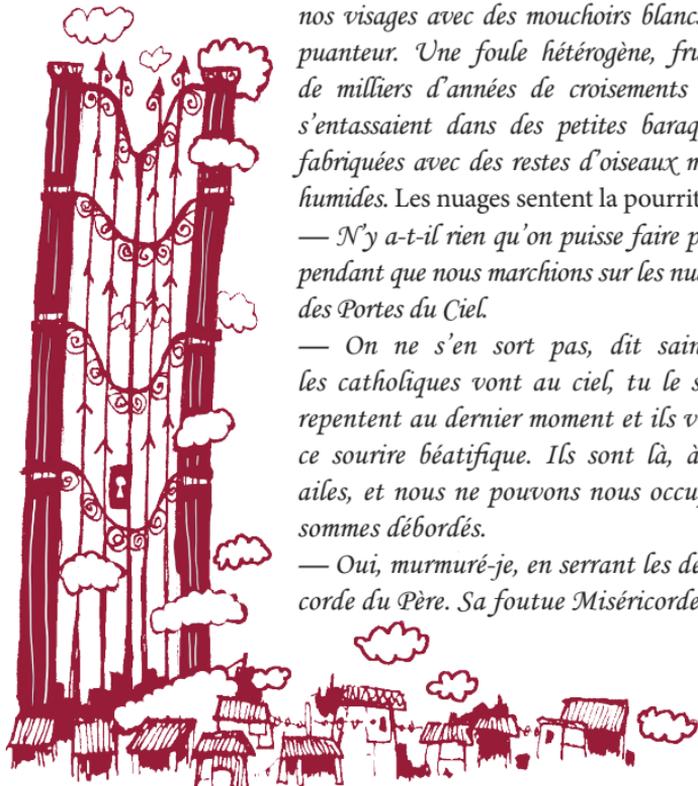
# Quartiers marginaux

*Nous nous promenions dans les faubourgs, en couvrant nos visages avec des mouchoirs blancs, pour éviter la puanteur. Une foule hétérogène, fruit de centaines de milliers d'années de croisements et de mélanges s'entassaient dans des petites baraques de fortune, fabriquées avec des restes d'oiseaux morts et d'habits humides. Les nuages sentent la pourriture, pensai-je.*

*— N'y a-t-il rien qu'on puisse faire pour eux ? dis-je, pendant que nous marchions sur les nuages en direction des Portes du Ciel.*

*— On ne s'en sort pas, dit saint Pierre. Tous les catholiques vont au ciel, tu le sais bien. Ils se repentent au dernier moment et ils viennent ici avec ce sourire béatifique. Ils sont là, à attendre leurs ailes, et nous ne pouvons nous occuper d'eux, nous sommes débordés.*

*— Oui, murmure-je, en serrant les dents. La Miséricorde du Père. Sa foutue Miséricorde.*



# Thao



*Ils ont coupé notre arbre. Je me rappelle encore nos incursions dans le bois, main dans la main, un bouquet de sourires fleurissant sous les cimes luxuriantes des arbres Thao. Une fois, tu m'as demandé si je serais capable de localiser notre arbre dans le bois. Bien sûr que j'aurais pu le faire. Je me souviens lorsque nous avons gravé au couteau nos noms, unis par un cœur suintant de sève, des cicatrices d'amour impérissable sur l'écorce de l'arbre. Tu sais déjà que les scientifiques ont déterminé que les Thao étaient des êtres pensants, conscients, avec un statut social semblable à celui des humains. Cela nous prit des années, oui, mais nous finîmes par le démontrer. Nous aurions dû le supposer, m'avais-tu dit en te rappelant la mutilation que nous lui avons infligée à coups de couteau, marquant notre amour d'une douleur qui nous était incompréhensible. Et tu m'abandonnas, quittant notre ville, laissant derrière toi tes racines. Aujourd'hui, dix ans plus tard, le Thao est mort. Non, ne t'en fais pas. Ce ne sont pas les blessures que nous lui avons infligées qui ont causé sa mort. La cause était naturelle, avec le temps, les Thao périssent, comme nous. Je crois qu'il est maintenant temps que tu saches que, en tant que télépathe de classe deux, j'ai été au courant de l'empathie des Thao, dès le départ. Et je veux aussi que tu saches que, quand je plongeais mon couteau dans l'écorce du Thao, je pouvais entendre dans ma tête ses cris, ses lamentations, ses suppliques, sa douleur. Cependant, mon amour pour toi était plus fort. Et tu m'as abandonné, en me plaquant devant l'autel ; je me suis sentis si ridicule, si maladroit, si vide. C'est pourquoi je t'envoie cette lettre, pour que tu saches que je sais où tu habites, où tu te caches. Je veux aussi que tu saches que je vais venir pour toi. Peut-être aujourd'hui, peut-être demain. Tu ne le sauras pas avant qu'il soit trop tard. Je plongerai alors mon couteau de boucher dans ta peau, je déchirerai et je graverai sur ton cœur un nom : celui de l'arbre Thao que, avec notre amour, nous avons assassiné.*

*Tendrement, José*



## *Seul*

*— Salut, tu es tout seul ?  
susurra une voix à côté de moi,  
et les parois du cercueil  
étouffèrent mes cris.*

# Téléphones

*Le téléphone sonna à plusieurs reprises avant que je le décroche.*

— *Je sais qui tu es, et ce que tu as fait, dit une voix, qui éclata de rire.*

— *Pardon ? murmurai-je.*

*Mais on avait déjà raccroché.*

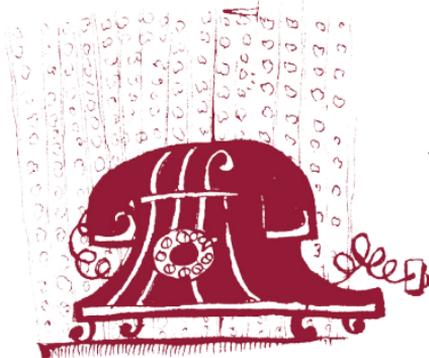
*Dans le salon, la pendule sonna deux heures du matin. À travers les persiennes de la fenêtre, des rayons de lune filtraient, qui glissaient sur le parquet, enveloppés dans une brume poussiéreuse. Dehors, dans la rue, un chien errant aboya à l'obscurité. Le téléphone sonna à nouveau.*

— *Allô ? répondis-je.*

— *Je sais qui tu es, et ce que tu as fait, répéta la voix,*

*C'était une voix jeune, presque enfantine, mais aux intonations masculines. Du moins, c'est ce que je pensai. J'essayai de l'associer à quelqu'un de connu, mais je n'y parvins pas. Je regardai alors autour de moi, et j'observai en silence les corps mutilés de mes parents, le sang qui s'écoulait comme un fleuve sur la lame du couteau.*

— *Je ne sais pas qui tu es, dis-je, tout en notant son numéro sur un carnet de notes, mais je sais très bien ce que je te ferai.*



# Les Meilleurs Clients

— S'il y a bien quelque chose qui me plaît chez mes clients, dit le gérant des pompes funèbres, en cousant les lèvres du cadavre, c'est qu'ils ne se plaignent jamais.

— Et s'il leur arrivait de le faire ? demanda son assistant, d'une voix tremblante.

— Tu es fou ou quoi ? Comment vont-ils se plaindre ? répondit, offensé, le responsable.

Tu ne vois pas que je couds leurs lèvres ?

Le cadavre acquiesça, d'un léger hochement de tête.



# Je vis dans ton armoire

Je vis dans ton armoire, caché au milieu de tes habits. La journée, je dors, une de mes têtes appuyée sur tes vieux chaussons, le corps accroché à un cintre en plastique.

La nuit, je me réveille et je t'épie depuis l'entrebâillement laissé par ta mère. Je sais que tu sais que je vis ici, je sais que tu l'as souvent dit à tes parents. Rien que pour cela, je te déteste. Parce que tu m'as découvert. J'aimerais sortir et te déchiqueter à coups de dents, te faire payer ce que tu me dois, pour m'avoir dénoncé.

Mais je n'en fais rien. Je me cache au milieu de tes habits et j'attends, comme je l'ai toujours fait, supportant ma peur en silence. Parce que je ne guette pas, je me cache. Je me cache du monstre qui vit sous ton lit.



# Sirènes



*Les sirènes commencèrent à hurler dans le lointain.— Ils reviennent, murmura une femme à côté de moi, et elle s'éclipsa en descendant l'escalier. Je regardai autour de moi les créneaux qui couronnaient la ville, où d'autres hommes armés comme moi observaient du coin de l'œil les nuages gris qui couvraient le ciel. Les sirènes hululèrent et déchirèrent le ciel. Elles sonnaient de plus en plus fort, de plus en plus près. Je tremblai. Je tenais entre mes mains un des rares fusils qui nous restaient, et à mes pieds s'amoncelaient les caisses de munitions. Toutefois, je savais que tout cela ne servirait pas à grand-chose, s'ils fonçaient directement sur moi.*

*— Attention, maintenant ! cria une voix, tandis que les nuages se déchiraient et qu'un rayon de lumière large comme un grand immeuble tombait au sol. Les anges, d'énormes chérubins roses avec de grandes ailes blanches, descendirent des cieux vers nous. Je chargeai mon arme, je visai.*

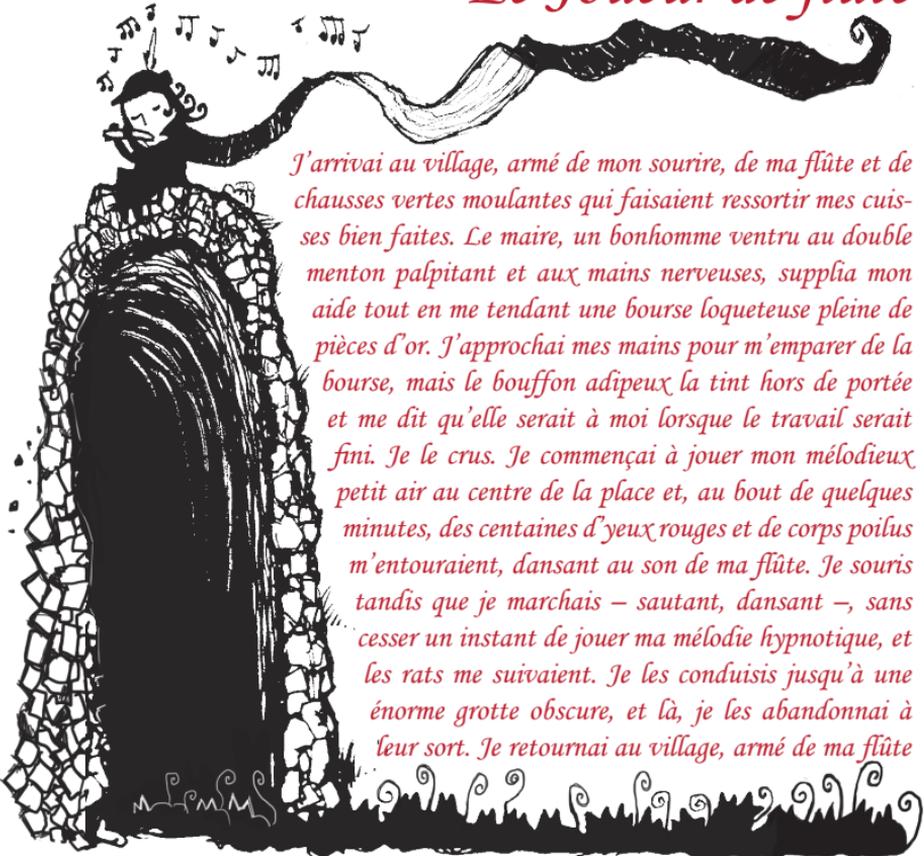
*— Bienheureux ceux qui sont désarmés, car le Royaume des Cieux leur appartient, chantaient-ils, tout en voletant, en s'approchant des murailles.*

*Je les maudis en silence et crachai par terre. Personne ne me retirerait le droit de ne pas croire.*

*— Allez au diable, dis-je, et je me mis à tirer.*



# Le Joueur de flûte



*J'arrivai au village, armé de mon sourire, de ma flûte et de chausses vertes moulantes qui faisaient ressortir mes cuisses bien faites. Le maire, un bonhomme ventru au double menton palpitant et aux mains nerveuses, supplia mon aide tout en me tendant une bourse loqueteuse pleine de pièces d'or. J'approchai mes mains pour m'emparer de la bourse, mais le bouffon adipeux la tint hors de portée et me dit qu'elle serait à moi lorsque le travail serait fini. Je le crus. Je commençai à jouer mon mélodieux petit air au centre de la place et, au bout de quelques minutes, des centaines d'yeux rouges et de corps poilus m'entouraient, dansant au son de ma flûte. Je souris tandis que je marchais – sautant, dansant –, sans cesser un instant de jouer ma mélodie hypnotique, et les rats me suivaient. Je les conduisis jusqu'à une énorme grotte obscure, et là, je les abandonnai à leur sort. Je retournai au village, armé de ma flûte*

et d'un chapeau à pointe vert, orné d'une plume d'oie. Le maire, immense et excité, me reçut les mains vides. Tout sourire, entouré de ses fidèles gardes – robustes, à la peau brune et aux dents blanches –, il m'indiqua avec une expression aimable que je devais quitter le village avant l'aube. Dans le cas contraire, ses éphèbes me rappelleraient la position exacte de tous les endroits de ma peau en contact avec mon système nerveux. Je le crus.

Je partis vers les faubourgs du village, et je commençai à jouer mon petit air. Au bout de quelques minutes, des centaines d'yeux joyeux et de corps roses m'entouraient, dansant et chantant au son de ma flûte. Je souris tandis que je marchais – dansant, tournoyant –, sans cesser un instant de jouer ma mélodie hypnotique, et les enfants me suivaient. Je conduisis les enfants à une énorme grotte obscure et là, je les laissai pour retourner au village négocier avec ses habitants la rançon. Je revins au village armé de mon sourire, d'une épée effilée et du souvenir présent des pleurs contenus de mes otages. Les villageois, après avoir pendu leur maire sur la place et l'avoir regardé agoniser, me tendirent plusieurs bourses loqueteuses pleines de pièces d'or. Je tendis les mains pour les prendre et je leur promis de ramener les enfants avant la tombée de la nuit. Ils me crurent. Je souris en marchant – fredonnant mon mélodieux petit air – en direction de la grotte, et quand j'arrivai, je compris que je m'étais trompé sur un détail insignifiant. J'avais choisi la même grotte pour les rats et pour les enfants. Aussi, je ne retournai point au village et je partis de là au plus vite, armé de mon sourire, de ma flûte et d'un terrible sentiment de culpabilité virevoltant dans mon crâne.



## Un peu plus

*Le grand-prêtre d'Innsmouth termina de réaliser le rituel qui nécessitait le sacrifice d'une vierge et l'hécatombe de cent bœufs. Il déchira avec son couteau le temps et l'espace et se prosterna devant son Dieu, son Créateur, son Destructeur. Cthulhu se réveilla, ouvrit à peine les yeux et décida de dormir cinq éons de plus, avant de détruire le monde.*





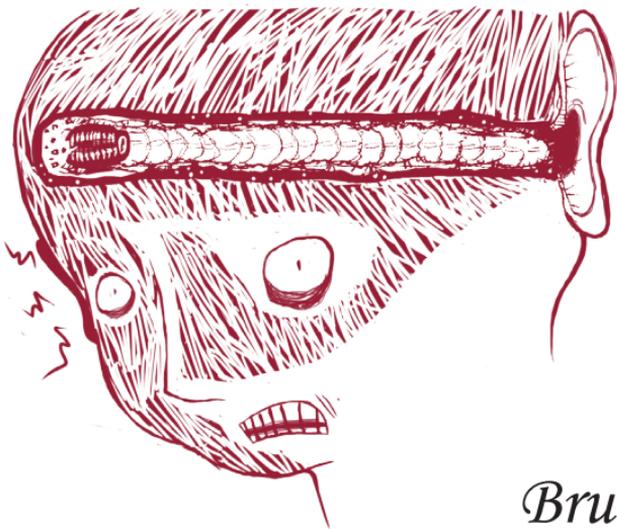
## *Pour sortir manger*

*Dans un local new-yorkais, dont seule la plus sélecte des invitations offre le droit d'entrée, les élites décadentes se délectent d'un sushi succulent et exotique, aux pouvoirs aphrodisiaques. Dans l'entrepôt, derrière la cuisine, les Profonds, sérieusement mutilés, gazouillent en attendant l'homme aux couteaux,*



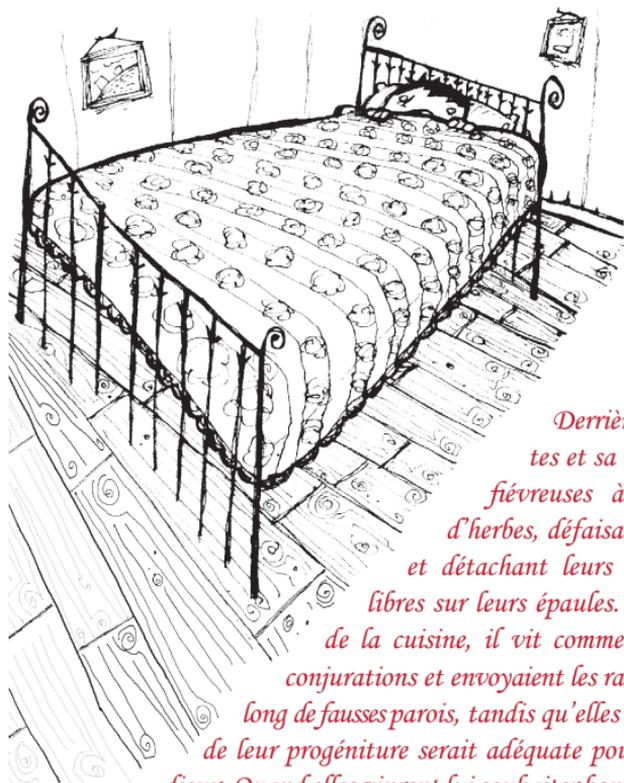
## *Le Prix de la récolte*

*Après que cette météorite tomba du ciel cette nuit d'été, jamais les choses n'allèrent mieux pour le fermier, les récoltes crurent sans commune mesure avec celles d'avant, les animaux grossirent, les vaches donnèrent plus de lait que jamais et les bêtes nuisibles cessèrent de s'approcher de ses clôtures. Le fait que d'étranges appendices fongiformes lui poussent sur tout le corps, que sa peau prenne une teinte noirâtre, que la chair de son cou et son visage se mettent à enfler et que chaque nuit, il sente une soif de sang humain croissante était juste un petit prix à payer, comparé à ce que ça lui coûtait, chaque année, de faire assurer la récolte par sa banque.*



## *Bruits*

*Il croyait que les rats occupaient les murs de sa maison, mais ses craintes étaient complètement infondées. Les bruits incessants qu'il entendait chaque nuit étaient produits par la larve nocturne qui croissait dans son oreille gauche, alors qu'elle rongerait l'os pour se diriger vers le cerveau.*



## *Au lit*

*Derrière le chaudron, ses tantes et sa mère riaient et criaient, fiévreuses à cause d'une liqueur d'herbes, défaisant leurs chignons serrés et détachant leurs boucles qui tombaient libres sur leurs épaules. Caché derrière la table de la cuisine, il vit comment elles réalisaient des conjurations et envoyaient les rats parcourir la maison le long de fausses parois, tandis qu'elles décidaient quelle partie de leur progéniture serait adéquate pour satisfaire les anciens dieux. Quand elles vinrent lui souhaiter bonne nuit en l'embrassant, il serra les poings si fort qu'il tacha de sang ses draps.*



## *Le Puits du fermier*

*S'ils buvaient de l'eau de son puits, ils croyaient voir comment la réalité changeait, laissant place à un endroit étrange où des dieux cruels occupaient les cieux et gouvernaient le monde grâce à une douleur impitoyable. Quand l'effet passait, ils payaient d'énormes quantités d'argent, en faisant remarquer qu'ils n'avaient jamais expérimenté d'hallucinations aussi réelles. Le fermier acquiesçait, attristé, incapable de les détromper, car la seule propriété de son puits était de montrer le monde tel qu'il était en vérité.*



## Confidences

*Le père de Howard disparut tout simplement, un jour qu'il faisait une grande promenade dans le bois. Tous lui dirent qu'il était mort, et on fit même un enterrement, mais Howard s'échappa d'entre les jupons de sa mère et courut parmi les sépultures, les pierres tombales, les statues et les mausolées.*

*Quand ils le retrouvèrent, quelques minutes plus tard, il avait les yeux pleins de larmes et le nez rougi. Un monsieur fétide ne lui avait pas seulement dit que son père était vraiment mort, mais il lui avait également raconté quel goût avait sa chair crue.*

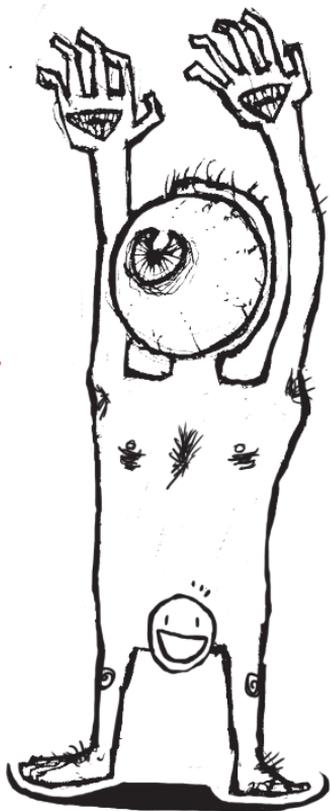


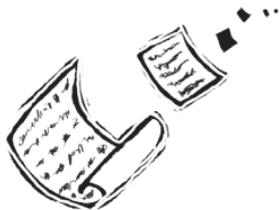
## *La Bibliothèque*

*Le grand-père de Howard vivait dans une grande demeure dont le vent prenait soin avec des compliments sonores, faisant vibrer ses fenêtres, craquer les bois et hurler la cheminée de la bibliothèque, où l'on gardait des livres de toutes les tailles et couleurs, classés de la Grèce antique aux poèmes de Milton, de Chouffer à Le Fanu, occupant les étagères en vieux chêne en laissant à peine de place à la poussière chargée d'acariens, de petits insectes, vers, nécrophages, bêtes ailées, chiens de l'enfer et dieux oubliés bien cachés entre les couvertures mitées.*

## *Plein d'espoir*

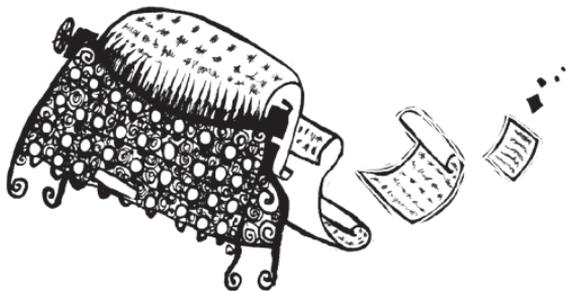
*Il avait la bouche dans les mains et un œil à l'endroit où aurait dû se trouver sa tête, de longs pieds poilus, il mesurait presque trois mètres et il vagabondait, complètement nu, toute possibilité d'arriver à danser cette nuit avec une fille du village définitivement perdue.*





## La Machine

Toutes les lettres de sa machine à écrire étaient agencées en un ordre inhumain qui lui faisait regretter son stylographe, un instrument qui convenait beaucoup mieux aux gentlemen que cette machine infernale, dont la seule capacité semblait être de l'hypnotiser, devant le papier vierge, et de le faire taper comme un véritable possédé durant des heures jusqu'à ce que le ruban s'use tellement que les lettres cessaient de se voir sur les feuilles. Quand il s'arrachait à son envoûtement, il avait mal à la tête et éprouvait une soif horrible. Il examinait les pages écrites et, y voyant là des rituels, des danses, des mythes et des conjurations décrits, il ne pouvait que brûler ces mots et ne laisser aucune trace de son œuvre. Malgré tout, il ne se sépara jamais de sa machine maléfique.





## *Entre la fin et le début*

*Les Grands Anciens se réunirent à la fin du temps autour du dernier soleil moribond. Le banquet avait terminé après d'innombrables éons. Puis, vinrent l'obscurité, le silence et une nouvelle explosion, qui assura, à nouveau, une longue et prospère récolte.*



## Pour une poignée de balles

Dans un monde infesté de monstres, il te faut connaître les points faibles de ces abominations pour survivre. Je ne sors pas la nuit, les portes et fenêtres de ma maison sont protégées de gousses d'ail, et toutes les lumières intérieures et sur le seuil dispensent des rayons U.V. Chaque jour, j'examine l'état du cercle de sel que j'ai versé autour de la maison, depuis que je me suis installé ici. S'il manque une portion de sel, j'ajoute le nécessaire. Je vérifie aussi que les pièges sont bien en place, et j'aigüise leurs pointes en fer froid. Hier, les voisins m'ont appris qu'une meute d'Hommes-loups avait dévasté le village d'Iranes, à quatre lieux d'ici environ. Je fondis de l'argent et le plaçai dans des moules, pour faire quatre balles. Quand ils arrivèrent, à l'aube, nous étions prêts. Je tirai ma poignée de balles d'argent sur les formes velues qui couraient au pied de la muraille. À chaque fois, je fis mouche. Ils se tordirent et s'évanouirent en colonnes de fumée méphitique, avec mes projectiles. Nous parvînmes à éliminer le danger. Cependant, je sais que je traverserai bientôt le pire moment de ma vie. Bientôt, un monstre viendra, que rien ni personne ne peut arrêter, il viendra pour chacun des villageois. Et je n'ai plus assez d'argent pour payer ce Percepteur.



## *Joyeux anniversaire, chérie*



*Pour son anniversaire, sa mère offrit à la petite Katia un foulard tissé avec les fils de la corde qui avait servi à son père pour se pendre. Ainsi pourrait-elle toujours se souvenir de lui. À partir de ce jour, Katia commença à jouer au jeu du foulard.*

# Le Village des mutilés



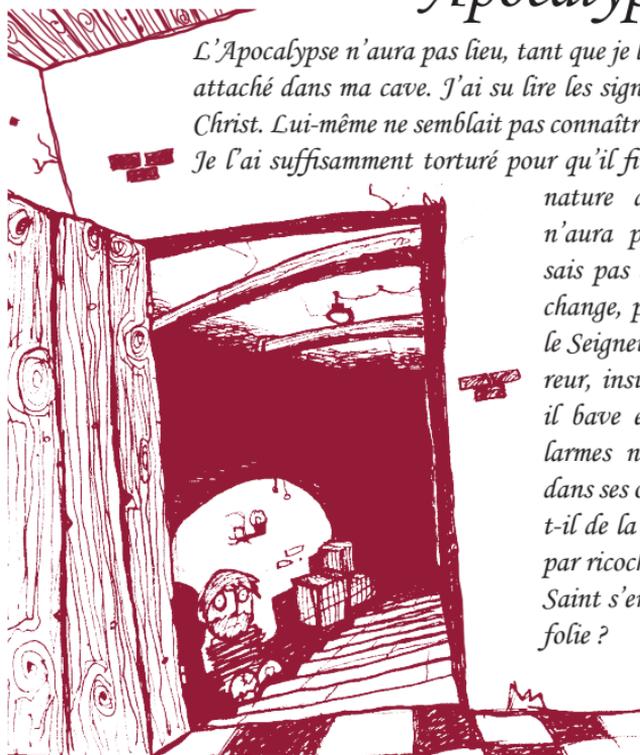
Quand j'ai fini de m'installer et que je sors de la pension de Colimbourg, en Normandie, je tombe sur la grand-mère, qui n'a plus de bras droit. Elle m'adresse un signe du menton, qui peut signifier tout et rien à la fois. Dans la rue qui descend vers la plage, je vois deux enfants. L'un est en fauteuil roulant, avec une couverture qui essaie de cacher pudiquement son absence de pieds.

L'autre marche avec des béquilles. Il lui manque le pied gauche. Je m'approche du sable. Le petit garçon en fauteuil ouvre la bouche, mais ne lâche aucun mot, parce que son ami lui adresse un hochement de tête négatif. Je continue à marcher, sans m'arrêter. Il n'y a aucune indication, aucune pancarte à l'entrée de la plage. Mes chaussures s'enfoncent dans le sable chaud. La rumeur que j'ai entendue dans les villages des environs est-elle vraie ? Colimbourg, le « village des mutilés », cache un terrible secret, depuis la Deuxième Guerre mondiale. Les habitants sont prisonniers d'une malédiction qu'aucune instance de l'État ne veut reconnaître. Mon pied droit appuie sur une surface dure, cachée sous une couche de sable de quelques centimètres. Colimbourg, où les mines peuplent le sol des jardins et des champs, et pullulent sur la plage. On raconte qu'il n'est pas possible de les neutraliser toutes, que lorsqu'on en découvre une, la terre ou le sable de cet endroit maudit crée une autre mine, pour la remplacer. Je ne sais où se situent la vérité et le délire. Je sais juste que je viens de poser le pied sur le détonateur. Je souris. Sans cesser d'appuyer mon pied sur la mine, je m'accroupis. J'approche ma tête le plus près possible de la bombe. Normalement, je ne survivrai pas. Je souris de plus belle. Je rate ma vie mais, au moins, je réussirai un suicide original.

# Apocalypse sin die

L'Apocalypse n'aura pas lieu, tant que je le maintiendrai en vie, attaché dans ma cave. J'ai su lire les signes et j'ai découvert le Christ. Lui-même ne semblait pas connaître sa véritable identité. Je l'ai suffisamment torturé pour qu'il finisse par confesser sa

nature divine. L'Apocalypse n'aura pas lieu. Mais je ne sais pas si nous gagnerons au change, parce que maintenant, le Seigneur alterne crises de fureur, insultes et supplications, il bave et ses yeux pleins de larmes ne cessent de tourner dans ses orbites. Qu'advient-il de la Création si le Fils et, par ricochet, le Père et l'Esprit Saint s'enfoncent dans la folie ?



# Métro, boulot, bobo



*Incendie ? Attentat ? Les deux idées avaient traversé l'esprit de Pierre au même moment.*

*Comme les autres usagers, il avança à l'aveuglette dans les couloirs enfumés.*

*— Qu'est-ce que ça peut-être ? cria une voix à côté de lui, qui cristallisa les angoisses de tous. Elle résonna de façon étrange, distordue, étouffée.*

*Ça ne sentait pas le brûlé, non, ça rappelait à Pierre ces boums au lycée, il y avait si longtemps, avec la machine à vapeur, parfum fraise. Mais le nuage dans le métro était désagréable, tellement compact, froid...*

*Abbesses, c'était sa station. Pierre s'y engouffrait tous les matins, en sortait tous les soirs. Il connaissait les couloirs et accès par cœur, même à tâtons, il progressait relativement vite. Son pied buta sur la première marche.*

*— La sortie est par là ! cria-t-il, sans savoir si ses mots avaient trouvé une oreille dans l'épais brouillard. Dernières paroles. Il arriva en haut de l'escalier, sentit l'air froid de la nuit...*

*Puis, splash, plus rien. Sa tête, détachée de son corps, repartit en arrière, roulant jusqu'au bas des marches. Son corps allait lui aussi rejoindre le métro enfumé, mais une grosse patte griffue le retint. Slurgh! s'empressa de coller un orifice spongieux sur le cou de Pierre, avant de perdre tout le bon fluide vital. Sgurulh# attrapa une autre de ces petites créatures tirées du ventre de la terre et la décapsula avec la même technique : un bon coup de griffe bien placé. Slurgh! émit une série de chuintements et de crissements qui voulait dire, à peu de choses près :*

*— Tu vois, c'est une tactique de chasse humaine qui marche bien : ils appellent ça « enfumer le terrier ».*

# Lapsus



*Je vis depuis la Création du monde. J'existai avant le mensonge, avant le mal même. Je n'ai pas de vrai nom, parce que les appellations que vous m'avez données sont des approximations de noms d'autres dieux, des erreurs et des faux pas de la langue. Seul Dieu connaît mon existence. Je suis sa honte, l'erreur de sa Création. J'attends mon moment.*

*J'écoute attentivement chaque conversation pour capter vos lapsus. Je m'arrête et je hume l'air de ma prison, chaque fois que je vous entends prier, attentif à vos hésitations et vos bégaiements. Personne ne prie pour moi volontairement, mais vous le faites presque tous, un jour ou l'autre. Quand vous n'exécutez pas exactement les rituels de votre religion, quand vous n'utilisez pas les langues sacrées – latin, sanskrit, hébreu, arabe... – pour vous adresser à vos dieux. Je déteste cela. Je déteste vos erreurs stupides, ce qui est le propre de votre race imparfaite, mais je m'en nourris aussi. Je suis l'erreur, qui ne supporte pas d'être ce qu'elle est. Je rêve d'atteindre ma propre perfection. Bien entendu, je me moque du message des principales religions. Les épines et la tête pourrie d'un poisson constituent mon symbole. Même les miracles peuvent être souillés par l'imperfection. Bientôt, j'aurai le pouvoir suffisant pour me libérer de ma prison, après des millions de millions de prières détournées. Bientôt, je pourrai effacer cette réalité imparfaite, pour construire sur ses débris ma propre Création.*



## *Libera me*

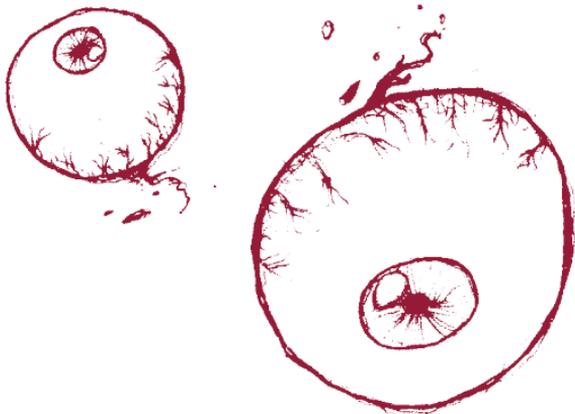
*Quand sa marionnette lui  
débata d'une traite la  
Déclaration des Droits de  
l'Homme et du Guignol, le  
ventriloque resta sans voix,*



# Amitié

Personne à part moi ne sut réellement comment l'« accident » eut lieu. Mon copain Diego se réveilla au milieu de la nuit, hurlant, aux prises avec une atroce souffrance, alors que le sang coulait sur ses joues. Je lui crevai les yeux, parce qu'il commençait à cesser de me voir. De plus en plus, il déviait le regard lorsque je cherchais son attention, et il m'ignorait. On raconte que cela arrive, quand on vieillit. Mais on ne peut pas me faire ça, à moi, il faut me respecter, putain.

Maintenant, alors qu'ils le conduisent aux urgences, je lui dis à l'oreille que je suis son ami, le seul qu'il a eu et qu'il aura jamais, et que ma voix l'accompagnera pour le reste de la vie. Je t'assure, Diego, je ne t'abandonnerai jamais. Tu verras, Diego, que je suis un ami qui n'a rien d'imaginaire.



# Tu oublieras

*Tu oublieras. Comme tous les autres lecteurs. Tu as acheté la version papier de ce livre, ou peut-être l'as-tu téléchargé sur le Net. Tu es en train de le lire maintenant, et peut-être que ses absurdités monstrueuses te plaisent, te dégoutent ou te font rire. Mais bientôt, tu oublieras.*

*Nous sommes les hérauts d'Uhby. Nous sommes nombreux, beaucoup plus que ce que tu pourrais imaginer. Nous marchons parmi vous, sans que vous ne vous en aperceviez jamais. Uhby est sans doute un des dieux les plus dangereux et les plus cruels qui existe. Il ronge les consciences, il avale, morceau par morceau, les mémoires, il plonge les civilisations dans les ténèbres du temps. Il a même fait disparaître une multitude d'autres divinités. Il n'existe pas de culte, ni de communauté dédiée à Uhby. Nous quatre seulement sèmes qui nous étions, en nous rencontrant peut-être pas aussi fortuitement que ce que nous avons pensé dans un premier temps.*

*Même nos victimes, littéraires et réelles, s'évanouissent. Il n'y eut pas d'enquêtes pour tous ces morts et même leurs proches ne se souviennent pas de leur existence. Ils continuent leurs vies monotones, sans pouvoir déterminer l'origine exacte de cette sensation de vide qui s'est nichée dans leurs entrailles.*

*Tu oublieras. Tu laisseras ce livre dans une caisse de ta cave, sur un disque dur externe inutilisé en temps normal. Peut-être qu'il te restera simplement un arrière-goût amer, de temps à autre, sans que tu puisses savoir pourquoi.*



## Les auteurs



Santiago Eximeno (Madrid, 1973) est un minimaliste du grotesque. Il travaille le texte éphémère, la micronouvelle, versant sur le papier son propre sang. Il a publié des livres de fiction minime comme *Capriccio* (éditions 23 Escalones, 2010) et des recueils de nouvelles comme

*Bebés jugando con cuchillos* (Grupo AJEC, 2008). Son site web :

[www.eximeno.com](http://www.eximeno.com)

Alfredo Álamo (Valencia, 1975) écrit en longeant des territoires frontaliers, entre ombres et engrenages, toujours sur le terrain de rêves, qui se transforment parfois en cauchemars. Il est actuellement le coordinateur du réseau social *Lecturafia.com*, poursuivant à côté sa carrière littéraire avec des romans, des nouvelles et des disparitions.

Jacques Fuentealba (Le Blanc Mesnil, 1977) est un auteur français et un traducteur, dont les intérêts littéraires se centrent autour du fantastique, de l'humour noir et de la micronouvelle. Il a publié plusieurs recueils de micronouvelles en français et en espagnol, et son premier roman chez *Walrus*. Son site web :

<http://jacquesfuentealba.co>

Ferran Clavero est né à Barcelone un 11 mars 1978. Il dessine depuis tout petit et actuellement, il aspire à vivre de ses illustrations. Il habite à L'Hospitalet de Llobregat avec sa fiancée Ruth et son chat Dieciséis Válvulas. Vous pouvez voir son blog à : <http://elbansblog.blogspot.com/>

*One Ink Army* est... eh bien... nous n'avons pas une idée très claire de ce que *One Ink Army* est.



## *Fin*

*La maquette du document présent  
a été terminée un 18 juin de l'année  
du Lapin, sur un Mac Book Pro  
i7 de 2,66GHz et 4Gb de mémoire  
RAM, des douzaines de tasses de  
café, deux ou trois nuits blanches  
et quelques lichettes de Four Rose  
Single Barrel.*

*Horror, horror, horror est un précis de micronouvelles à la thématique horripante et traitées avec une fine ironie, bon, parfois pas si fine que ça. Écrits par les magnifiques Santiago Eximeno, Alfredo Álamo et Jacques Fuentealba, ces récits sont illustrés par le singulier Ferrán Clavero.*

*Depuis One Ink Army, nous espérons que vous les apprécierez.*



*Un petit travail graphique de :*



© 2011 Santiago Eximeno, Alfredo Álamo et Jacques Fuentealba pour les textes

© 2011 Ferrán Clavero pour les illustrations